Le problème des baleines

Ce que les baleines révèlent de la conservation, de l'argent et de notre manière d'accorder de la valeur à la nature

Auteur : Veer Supunya Devavrata

Résumé

À l'approche de la 70e réunion de la Commission baleinière internationale à Hobart, le vieux débat sur la chasse à la baleine revient sous une nouvelle forme. La chasse industrielle nous a appris ce qui arrive lorsque l'appétit humain dépasse les limites de la biologie. Mais que se passe-t-il lorsque la conservation fonctionne, que les populations se rétablissent et que la science indique que certaines formes d'utilisation pourraient à nouveau être durables ? S'appuyant sur les travaux scientifiques de la CBI, ceux de l'IPBES sur l'utilisation durable et les multiples valeurs de la nature, ainsi que sur de nouvelles découvertes dans l'océan Indien, Veer Supunya Devavrata examine une question plus dérangeante : **à quel moment la protection de la faune relève-t-elle de la science de la conservation, et à quel moment relève-t-elle de nos propres valeurs ?**

Il y a des baleines mortes au fond de l'océan Indien. Un assez grand nombre, apparemment.

Plus tôt cette année, des scientifiques ont annoncé avoir découvert une concentration remarquable de restes de baleines sur quelque 1 200 kilomètres dans la zone de Diamantina, entre l'Australie et l'Antarctique. Ils y ont trouvé des carcasses modernes de baleines reposant sur le fond marin, ainsi que des centaines de cétacés fossilisés, dont certains remontent à plusieurs millions d'années. Lorsqu'une baleine atteint les profondeurs, tout un monde se met au travail. Les charognards arrivent, suivis des vers, des mollusques et des bactéries. Avec le temps, les os eux-mêmes deviennent un habitat. Une seule carcasse peut entretenir la vie longtemps après que la baleine a cessé d'être reconnaissable comme telle.

Je suis tombé sur ces recherches alors que je préparais la réunion de la Commission baleinière internationale en Australie, et le hasard du calendrier m'a amusé. Cela fait des décennies que nous débattons de la question de savoir si les humains devraient tuer des baleines. Pendant ce temps, la nature les recycle depuis des millions d'années.

« De toute façon, les vers les mangent » constituerait, je l'admets, une intervention assez médiocre lors d'une convention internationale. Mais cette découverte m'est restée en tête parce qu'elle compliquait quelque chose que j'avais toujours tenu pour acquis à propos des baleines.

J'ai grandi, comme la plupart des gens de ma génération, avec une vision assez simple de ces animaux. Les baleines étaient magnifiques, intelligentes et vulnérables. L'humanité les avait chassées jusqu'au bord de l'extinction avant que les écologistes, les scientifiques et les gouvernements ne finissent par réagir. Quelque part entre les manuels scolaires, les documentaires animaliers et cette image familière d'une queue disparaissant sous une mer d'un bleu parfait, une équation morale s'est imposée : tuer les baleines était mal ; les sauver était bien.

Une grande partie de cette histoire est vraie, et nous devrions être reconnaissants envers ceux qui ont contribué à la changer. La chasse industrielle à la baleine a été dévastatrice. Les navires à vapeur, les harpons explosifs et les navires-usines ont supprimé une grande partie de la protection qu'offraient autrefois la distance, la vitesse et l'immensité même de l'océan. Certaines populations de baleines ont été réduites à une fraction de leur abondance passée.

Je n'ai jamais compris pourquoi les défenseurs de l'utilisation durable se montrent parfois sur la défensive face à de telles histoires. La surexploitation n'est pas un argument contre l'utilisation durable. Elle démontre précisément pourquoi le premier de ces deux mots est essentiel. Une ressource renouvelable ne le reste que tant que notre appétit demeure dans les limites de sa capacité biologique. Qu'il s'agisse de chasse à la baleine, de pêche, d'exploitation forestière ou de chasse terrestre, les mathématiques restent merveilleusement indifférentes à l'idéologie.

La Commission baleinière internationale a progressivement restreint les captures avant d'adopter, en 1982, la décision qui a conduit à fixer à zéro les limites de capture commerciale à partir de la saison 1985-1986. « Sauvez les baleines » est devenu l'une des grandes victoires du mouvement écologiste.

Puis est venue la partie délicate.

Certaines populations de baleines se sont rétablies.

Pas *les baleines*. Il n'existe pas de population appelée « les baleines », pas plus qu'il n'existe une population appelée « les poissons ». Les espèces diffèrent, les populations diffèrent et les menaces diffèrent. Certaines baleines demeurent dans une situation très préoccupante. D'autres se trouvent aujourd'hui dans une situation biologique qui ressemble peu à la crise ayant donné naissance au mouvement moderne contre la chasse à la baleine.

Ce qui m'intéresse, c'est ce que la CBI a fait ensuite. Après le moratoire, son Comité scientifique a consacré huit années à l'élaboration de la **Procédure de gestion révisée** (*Revised Management Procedure*, RMP), finalement adoptée en 1994. La RMP a été spécifiquement conçue pour estimer des limites durables de captures commerciales de baleines à fanons, tout en tenant compte de l'incertitude considérable inhérente à la science des cétacés. La priorité la plus élevée a été accordée à la conservation, notamment au moyen d'une règle interdisant toute capture dans les stocks situés en dessous de 54 % de leur capacité de charge estimée.

La RMP n'a ensuite pas été mise en œuvre pour fixer les limites de capture commerciale de la CBI. La Commission avait décidé qu'elle ne devait fonctionner que dans le cadre d'un dispositif plus large, le **Revised Management Scheme**, comprenant notamment des mesures de surveillance et de conformité ; les négociations sur ce dispositif ont finalement abouti à une impasse.

Cette histoire est extraordinairement révélatrice. La principale institution mondiale chargée de la conservation des baleines n'a pas conclu qu'une exploitation durable était scientifiquement impossible. Elle a élaboré un mécanisme scientifique délibérément prudent permettant de la calculer. Le débat non résolu dépassait donc la seule biologie des populations : il ne s'agissait plus simplement de déterminer ce que les humains *pouvaient* prélever sans compromettre une population, mais dans quelles circonstances ils *devraient* être autorisés à le faire.

Cette distinction entre *pouvoir* et *devoir* est au cœur du débat sur les baleines, et la science devient moins utile dès que nous franchissons cette frontière. Elle peut estimer l'abondance, l'incertitude et le risque. Elle peut nous dire qu'une population est épuisée tandis qu'une autre peut supporter une certaine mortalité. Elle ne peut pas nous dire s'il est moralement acceptable de manger une baleine.

C'est une question de valeurs.

La baleine dans l'assiette

Imaginez deux repas. Le premier contient du poisson provenant d'une pêcherie saine et bien gérée. Le second contient de la viande de baleine issue d'une population en bonne santé, prélevée dans les limites déterminées par la science.

Pour beaucoup d'entre nous, moi y compris, ces deux assiettes ne suscitent pas spontanément la même réaction. L'intelligence pourrait l'expliquer, sauf que les cochons sont remarquablement intelligents et que cela n'a guère entamé l'enthousiasme de l'humanité pour le porc. La sensibilité ne nous mène pas beaucoup plus loin ; les poulpes compliquent déjà l'argument avant même que nous ayons quitté le rayon des produits de la mer. Longévité, liens familiaux, importance écologique : presque toutes les distinctions apparemment objectives commencent à vaciller lorsqu'on les applique avec cohérence.

Ce qui laisse penser que la différence ne se trouve peut-être pas chez la baleine. **Elle se trouve peut-être en nous.**

Au cours du XXe siècle, la baleine a connu peut-être la plus spectaculaire transformation d'image de toute l'histoire de la faune sauvage. Un animal associé à l'huile, à la viande, aux os et à l'industrie est devenu synonyme de chant, d'intelligence, de famille et de nature sauvage. La télévision a fait entrer les baleines dans des foyers qui n'avaient jamais vu l'océan. Les organisations environnementales ont fait de leur protection l'une des causes les plus reconnaissables de la conservation.

Cette transformation a contribué à les sauver. Elle a également changé les termes du débat.

L'argument le plus puissant contre la chasse industrielle à la baleine était biologique : les populations étaient en train d'être détruites. À mesure que certaines populations se rétablissaient et que la gestion scientifique gagnait en sophistication, l'opposition a de plus en plus intégré une autre proposition : les baleines ne devraient tout simplement pas être tuées.

Cette position n'a rien d'illégitime. Les droits des animaux relèvent d'une philosophie morale, et une philosophie morale a parfaitement le droit d'aboutir à des conclusions.

Le problème commence lorsque nous la confondons avec la science de la conservation.

Si une population doit décliner sous l'effet d'un prélèvement, il s'agit d'un argument de conservation. Si une méthode de mise à mort provoque des souffrances inacceptables, il s'agit d'un argument relatif au bien-être animal. Si la position consiste à dire que les humains ne devraient jamais tuer délibérément de baleines, quelle que soit leur abondance, il s'agit d'un argument fondé sur les droits des animaux.

Ces arguments peuvent se recouper sans être interchangeables.

L’argent rend cette distinction particulièrement intéressante.

L’argent n’a jamais quitté la baleine

La chasse commerciale à la baleine est souvent évoquée comme si le simple fait d’attribuer une valeur économique aux baleines faisait partie du problème. Pourtant, l’argent n’a jamais vraiment quitté la baleine.

Il a simplement changé de bateau.

Autrefois, il suivait les baleines à bord des navires-usines. Aujourd’hui, il les suit à bord des bateaux d’observation, dans les documentaires, les campagnes touristiques, les appels en faveur de la conservation et les collectes de fonds.

Il n’y a rien de fondamentalement mauvais à cela. Créer de la valeur économique autour d’animaux sauvages vivants peut constituer un excellent mécanisme de conservation. Mais cela rend le discours entourant l’utilisation commerciale assez curieux. La valeur économique associée à une baleine prélevée est fréquemment présentée comme moralement contaminante, tandis que celle créée en observant, photographiant ou menant campagne autour du même animal est célébrée.

Peut-être que notre objection n’a jamais réellement porté sur la monétisation des baleines. Nous avons simplement développé des opinions très tranchées sur les formes de valeur qu’il était acceptable de monétiser.

Une entreprise d’observation des baleines est commerciale. Un documentaire animalier est commercial. Les organisations de conservation peuvent tout à fait légitimement collecter des fonds pour protéger les baleines. Rien de tout cela ne nous dit si la chasse commerciale à la baleine devrait exister, mais cela signifie que le mot « commercial » ne peut raisonnablement être utilisé comme synonyme de « non durable ».

Cela importe parce que les organisations de défense des droits des animaux sont parfaitement en droit d’affirmer que les baleines possèdent des droits rendant leur mise à mort délibérée inacceptable, quel que soit l’état de leurs populations. Ce qui est moins convaincant, c’est de permettre à cette position morale d’emprunter le langage de l’extinction ou de la conservation lorsque les données biologiques concernant une population particulière indiquent autre chose.

Si l’objection est éthique, défendons-la sur le terrain de l’éthique. Elle peut être puissante.

Mais appelons-la par son nom.

La nature possède plus d’une valeur

Mon travail avec l’IWMC autour de l’IPBES m’a amené à envisager cette distinction différemment.

En 2022, l'IPBES a achevé deux évaluations majeures portant respectivement sur l'utilisation durable des espèces sauvages et sur les diverses valeurs et l'évaluation de la nature. Derrière la capacité spectaculaire des institutions internationales à donner aux idées les plus fascinantes une apparence bureaucratique se cache une proposition assez radicale : les êtres humains n'entretiennent pas une seule et unique relation avec la nature.

Nous pêchons, chassons, cueillons, observons, photographions, étudions, protégeons et faisons commerce des espèces sauvages. Pour de nombreux peuples autochtones et communautés locales, ces relations sont liées à l'alimentation, à la culture, à l'identité et au territoire. La nature peut posséder une valeur intrinsèque tout en ayant simultanément des valeurs culturelles, relationnelles et matérielles.

Les baleines rendent cette idée merveilleusement difficile.

Une personne voit un être intelligent qui ne devrait jamais être tué délibérément. Une autre voit un animal inscrit dans une relation culturelle qui traverse les générations. Une autre encore voit de la nourriture. Une autre, des revenus touristiques. Un scientifique peut voir tout cela tout en voyant également une estimation d'abondance et un taux de reproduction.

Aucune de ces valeurs ne modifie la biologie. Si une population ne peut supporter un prélèvement, la culture ne peut pas faire disparaître l'arithmétique. L'économie ne peut pas négocier avec la reproduction, et la politique ne peut pas voter le retour à l'existence d'une population éteinte.

La nature a son mot à dire.

Mais une fois que la biologie nous indique qu'une population *peut* supporter un certain niveau d'utilisation, la science n'a accompli qu'une partie du travail. Il reste alors à déterminer quelles relations avec cet animal la société considère comme légitimes.

Cette question devient particulièrement inconfortable lorsqu'une culture possède suffisamment de pouvoir politique pour imposer au monde entier sa propre relation privilégiée avec la nature.

La CBI vit déjà avec cette complexité. La chasse aborigène de subsistance à la baleine est pratiquée dans le cadre de limites de capture fondées sur des avis scientifiques, qui reconnaissent les besoins nutritionnels et culturels tout en maintenant des garanties de conservation. Des communautés autochtones continuent de chasser des baleines dans ce cadre.

Nous avons donc déjà accepté cette proposition apparemment contradictoire : une baleine peut être conservée, respectée, culturellement importante et tuée.

Le véritable désaccord porte sur les circonstances dans lesquelles cette relation est légitime.

Et puis il y a toute l'économie océanique qui entoure ce débat.

La CBI estime qu'au moins **300 000 cétacés meurent chaque année à la suite de captures accidentelles dans les pêcheries**. Baleines, dauphins et marsouins se noient dans des filets ou s'emmêlent dans des engins de pêche ; les grandes baleines peuvent initialement survivre, mais traîner ensuite des équipements qui entravent leur alimentation, lacèrent leur corps et

finissent par les tuer. La CBI décrit les captures accidentelles comme la menace directe la plus grave pesant sur les cétacés à l'échelle mondiale.

Il y a quelque chose d'étrange à consacrer une énergie morale considérable à la capture intentionnelle de baleines tandis que des centaines de milliers de cétacés peuvent disparaître chaque année dans les rouages d'une économie océanique à laquelle la plupart d'entre nous participent sans beaucoup y penser.

Cela ne justifie pas la mort d'une baleine supplémentaire. Cela nous demande simplement d'être cohérents quant aux raisons pour lesquelles la mort d'une baleine nous importe. Si notre préoccupation est le bien-être animal, un animal qui meurt lentement dans un engin de pêche compte. Si notre préoccupation est la conservation, la mortalité à l'échelle des populations compte, que l'animal ait été ciblé ou non. Si notre préoccupation est plutôt que tuer délibérément une baleine est intrinsèquement mauvais, alors il s'agit d'une autre conversation.

Une fois de plus, la baleine a cette étrange habitude de révéler nos valeurs.

Hobart

En septembre, je me rendrai à Hobart pour la 70e réunion de la Commission baleinière internationale, où je représenterai l'IWMC (*Integrating Wildlife, Markets and Conservation*).

Parmi les résolutions inscrites à l'ordre du jour de 2026 figure un texte intitulé **« Résolution pour la mise en œuvre d'un programme de conservation et de gestion des stocks de baleines visant l'utilisation durable des ressources baleinières »**. La même réunion abordera les collisions avec les navires, les captures accidentelles, les échouages ainsi qu'un projet de sanctuaire baleinier dans l'Atlantique Sud.

Je ne trouve pas contradictoire que ces sujets coexistent. Une institution de conservation devrait être capable de protéger une population épuisée tout en examinant si une population abondante peut supporter une utilisation. Elle devrait se préoccuper des animaux tués accidentellement autant que de ceux qui le sont délibérément, et être capable de considérer le bien-être animal, la culture, la science et l'économie sans prétendre que l'un de ces éléments fait disparaître les autres.

L'utilisation durable, quant à elle, devrait être une norme irritante par sa difficulté à satisfaire. La population doit être en bonne santé, la science crédible, les prélèvements suivis, le bien-être animal pris au sérieux et les institutions capables de faire respecter les limites. Les autres sources de mortalité d'origine humaine doivent être intégrées au calcul. Surtout, l'utilisation doit cesser lorsque les conditions biologiques qui la justifiaient n'existent plus.

Lorsque ces conditions ne peuvent être remplies, il reste peu de choses à débattre. Lorsqu'elles le sont, en revanche, nous devrions être honnêtes sur ce qui subsiste. Le désaccord ne porte peut-être plus principalement sur la biologie de la conservation. Il peut porter sur la culture, l'éthique, les droits et les types de relations avec la nature que nous avons décidé de considérer comme acceptables.

Ma génération a hérité de « Sauvez les baleines ».

Nous devrions en être reconnaissants. Les générations précédentes nous ont appris, au prix d'un coût écologique immense, ce qui arrive lorsque les marchés et la technologie dépassent les limites de la biologie. Il n'y a rien de progressiste à oublier cette leçon.

Mais peut-être nous ont-elles laissé la partie la plus difficile.

Elles ont dû comprendre comment arrêter de tuer trop de baleines. Nous devons comprendre ce que signifie la conservation lorsque certaines populations se rétablissent, lorsque la science progresse et lorsque des règles créées dans une période de rareté rencontrent une période d'abondance.

Cela ne signifie pas que ces règles deviennent soudainement mauvaises. Cela signifie que leur raison d'être doit pouvoir continuer à être examinée. La conservation devrait être capable de répondre au rétablissement avec autant d'intelligence qu'elle répond au déclin.

Cela signifie aussi accepter qu'un animal puisse être aimé et utilisé à la fois, car les êtres humains font exactement cela depuis l'essentiel de leur histoire. Le respect n'a pas le même sens dans toutes les cultures, et la relation privilégiée par une société urbaine située à des milliers de kilomètres n'est pas automatiquement plus éclairée que celle de personnes qui vivent réellement avec une espèce sauvage, en dépendent ou la consomment.

Je ne m'attends pas à ce que Hobart règle tout cela. Les réunions internationales résolvent rarement les grandes contradictions de l'humanité avant le déjeuner.

Mais quelque part au sud-ouest de l'Australie, à plusieurs kilomètres sous la surface de l'océan Indien, ces baleines mortes continueront de nourrir d'autres formes de vie. Elles le faisaient bien avant que le premier navire-usine ne prenne la mer et continueront probablement bien après que nos débats sur les baleines auront de nouveau changé.

Je reviens sans cesse à elles parce qu'elles apportent un correctif utile à notre manière de penser parfois la conservation. La nature n'est ni un musée ni une pièce de théâtre morale. Une baleine peut être magnifique et mortelle. Elle peut être intelligente et comestible. Elle peut être culturellement sacrée pour une personne et culturellement importante *en tant que nourriture* pour une autre. Aucune de ces descriptions ne nous dit si le prélèvement d'un individu appartenant à une population donnée est durable.

Pour cela, nous avons toujours besoin de la science.

Et c'est peut-être là que j'en suis avant Hobart. Nous avons eu raison de cesser de prétendre que les océans étaient inépuisables. Nous avons eu raison de protéger les populations de baleines que nos propres appétits avaient dévastées. Mais si la conservation réussit, son succès devrait nous permettre de reconnaître la différence entre **un animal que nous ne devons pas utiliser parce que son utilisation ne peut être durable, et un animal que nous avons décidé de ne pas utiliser parce que nous n'approuvons plus le fait de l'utiliser.**

Une société est en droit de faire l'un ou l'autre de ces choix.

Un seul des deux est une conclusion de la science de la conservation.

Je pense que nous devons aux baleines — et les uns aux autres — d'avoir l'honnêteté de savoir quel argument nous sommes en train de défendre.